

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

JÉRÔME CARCOPINO

—
UN LIVRE SUR OSTIE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1913

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



134712

Un livre sur Ostie¹.

Ostie obtient enfin une étude dont les proportions et la somptuosité répondent complètement à la grandeur de son passé, à la sévère beauté de ses horizons, à l'importance, sans cesse accrue depuis six ans, de ses vestiges monumentaux. En dehors de la notice si pleine de faits et d'idées que M. Dessau a rédigée pour le *C. I. L.*, XIV, elle n'avait encore inspiré que nombre de grosses dissertations de détail et quelques minces descriptions d'ensemble : l'esquisse de Luigi Borsari, la jolie « promenade » de Gaston Boissier, l'excursion plus austère, sinon plus instructive, de M. Fisch. Cette fois, au contraire, c'est un livre véritable qui lui est dédié, un beau livre de 593 pages in-4° qu'éclaircit trois plans hors texte et 160 illustrations. D'autres synthèses suivront sans doute, et je ne désespère pas d'ajouter la mienne au nombre ; mais quel que soit l'effort dont elles pourront témoigner plus tard, l'honneur restera toujours à M. Lodovico Paschetto d'avoir, le premier, tenté de l'accomplir.

♦♦

Son ouvrage se divise en deux parties que sépare, distinctement, dès la couverture, un sous-titre dépourvu d'ambiguïté : *Storia e Monumenti*. Sept chapitres composent la première. L'auteur détermine d'abord, non seulement par l'emplacement des ruines actuelles, mais par la confrontation des textes anciens qui le confirment, la situation de l'antique cité : à seize milles de Rome, sur l'embouchure du Tibre, — dans de meilleures conditions de salubrité qu'aujourd'hui, parce que la désertion des hommes, l'abandon des cultures, l'obstruction des canaux de drainage y ont, depuis lors, progressivement aggravé le redoutable péril malarique, — dans un cadre très différent de celui que nous avons sous les yeux, non seulement parce que, depuis l'antiquité, la mer s'est retirée, sur une distance de près de cinq kilomètres, devant les alluvions du fleuve, mais parce que l'inondation de 1557 a coupé d'un tracé rectiligne la boucle que le Tibre formait au long de l'ancienne *via Ostiensis*, en avant de la forteresse dressée au bord de sa rive gauche, d'ordre de Sixte IV, par un émule d'Antonio da Sangallo : Baccio Pontelli (P., p. 1-23; cf. *Journal des Savants*, 1911, p. 457-458). Puis, ce lieu, privilégié par la rencontre de la mer, de la terre et du fleuve, M. P. en suit la changeante destinée depuis les siècles antérieurs à la fondation de Rome jusqu'aux temps modernes, avec une inexorable fidélité à

1. L[ODOVICO] PASCHETTO, *Ostia, colonia Romana : Storia e Monumenti* [Estratto dagli « Atti della Pont. Accad. Rom. di Arch., X, parte II^a »], Roma, 1912 [avril-juin]. 1 vol. 4°, pp. ix-593 [lire 30].

l'ordre chronologique (P., p. 24-56 et 58-94). Il pense qu'un établissement y précéda celui des Romains, et c'est une opinion que j'avais formulée moi-même un an avant lui (*Mélanges de Rome*, 1911, p. 189, n. 2); il croit cet établissement étrusque, et c'est une hypothèse à laquelle je ne suis nullement disposé à me rallier, mais dont il convient de reconnaître l'ingéniosité : un vers des *Fastes* d'Ovide, souvent invoqué, cite les *Atria Tiberina* (IV, 290); au lieu d'interpréter ces deux mots, à la façon de certains commentateurs retardataires, comme une simple métaphore, au lieu d'y saisir, comme le fait Mommsen entre autres, et comme il semble bien que ce soit la vérité, la mention d'une station religieuse encore en faveur au temps du poète, l'auteur leur donne la valeur d'une réminiscence géographique, urbaine, et, puisque le mot *atrium* est un des rares mots latins dont l'origine étrusque est incontestable, il en conclut que le texte d'Ovide nous a transmis le nom étrusque que portait la cité d'avant la colonisation d'Ancus Marcius, et dont *Ostia* [*Tiberina*] ne serait, au demeurant, qu'une transcription littérale. Pour le surplus, M. P. reprend le récit traditionnel, qui rattache la *deductio* de la première colonie de Rome, sous son quatrième roi, à la création, indispensable, de prochaines salines. Mais il essaye de le rajeunir par des considérations qui, sans être nouvelles, s'écartent néanmoins de l'opinion courante, et justifie — après moi (*Mélanges de Rome*, 1911, p. 187-189) — la haute antiquité d'Ostie par la présence à Ostie, à l'époque impériale, d'un culte prééminent de Volcanus, que l'on ne saurait y expliquer par des fins utilitaires et par le désir d'écarter de magasins, plus récents que lui, le péril des incendies, mais bien plutôt par la prépondérance de cette vieille divinité du Latium, et la suprématie qu'elle paraît avoir exercée jusque dans le panthéon de la Rome primitive. Par un raisonnement impeccable, l'auteur reporte du même coup la fondation d'Ostie, cité dont le culte de Volcanus n'a pas cessé de dominer l'histoire religieuse, à une époque antérieure à l'avènement sur le Capitole de la Triade souveraine. Malgré d'aussi lointains débuts, et par une contradiction que M. P. ne semble pas avoir soupçonnée, mais que les dernières fouilles de M. Vaglieri aideront sans doute à résoudre (*Journal des Savants*, 1911, p. 467-468; Vaglieri ap. P., p. XII), on n'entend pour ainsi dire plus parler d'Ostie jusqu'à la création, en 266 av. J.-C., de la *quaestura provinciae Ostiensis* : alors et depuis, — avec l'occupation de la Sicile et de la Sardaigne, la seconde guerre punique, la conquête de l'Espagne, le développement simultané du commerce de Rome et de ses forces navales — Ostie commence à tenir un rôle dans l'histoire : rôle de second plan, tant que son port ne consiste qu'en emmarchements sur le Tibre inhospitalier, rôle essentiel, lorsque l'obstination de Claude eut ouvert, sur la pleine mer, à deux milles et demi au nord du fleuve doublé par des canaux artificiels, un port de soixante-cinq hectares que Trajan devait agrandir et perfectionner encore. La colonie sur le Tibre naturel, son port sur le Tibre creusé par la main des hommes formèrent longtemps comme deux villes fraternisant en une même cité, et méritèrent, surtout au II^e et

au III^e siècles, par leur labeur et leur richesse, qu'on leur appliquât l'éloge qui leur fut décerné en un temps où il avait cessé d'être vrai : « *Duo quippe Tiberini alvei meatus ornatissimas civitates tamquam duo lumina susceperant* » (Cassiodore, *Var.*, VII, Ep. IX). Les deux flambeaux allaient, en effet, s'éteindre l'un après l'autre. Au IV^e siècle, probablement sous Constantin, comme l'auteur — après Nibby, dont il renouvelle l'argumentation — a raison de l'admettre, l'union qui faisait leur force et leur éclat, se trouva brisée. Il y a désormais divorce entre le Port, où se concentre le peu de vie qui circule encore entre Rome et la mer, et Ostie, dont l'atelier monétaire est fermé, que délaissent de plus en plus les navires, et qui commence à mourir. Les entretiens de sainte Monique et de saint Augustin ennoblissent une dernière fois de leur immortel souvenir la pauvre ville à son déclin. Mais, dès lors, sa chronique se réduira à une suite monotone de dévastations. Après les Vandales (V^e siècle), surviennent les Sarrasins (IX^e siècle), et finalement les Barbaresques. Entre les invasions arabes et les expéditions de corsaires se placent les amateurs et les artistes. Les marbres d'Ostie furent employés à construire le *Duomo* de Pise et, dans la suite, Saint-Pierre de Rome. C'est d'Ostie que vint le bloc d'*africano* sur lequel Sixte-Quint fit poser le Saint-Pierre de bronze qui s'érige, depuis 1588, au sommet de la colonne Trajane; et quand, à la fin du XVIII^e siècle, ce sont les fouilles systématiques qui commencent à Ostie, on peut croire, pendant plusieurs années encore, que c'est le sac qui continue.

Après avoir déroulé jusqu'à elles l'incessante répétition de ces misérables vicissitudes — dont une bonne partie, du reste, nous avait été déjà révélée par le regretté Tomassetti dans sa *Via Ostiense* —, M. P. se sent quitte envers la succession des faits; et c'est un tableau d'Ostie sous l'Empire qu'il s'efforce à nous tracer. Il étudie en premier lieu les institutions politiques de la colonie — qu'il a inscrite à la tribu Veturia sans avoir, à mon sens, ruiné la théorie contraire (P., p. 119-121) — : les magistratures (P., p. 126-130), les charges extraordinaires (P., p. 131-133), le sénat des décurions et les comices populaires (P., p. 134-137), l'ordre des augustales dont il ne sépare pas, et cela à juste titre, le collège des sévirs augustaux (P., p. 138-140). Puis, sous la rubrique « Cultes et Sacerdotes », il examine, successivement, le culte de Vulcain, le plus vénérable de tous (P., p. 141-147), les autres cultes romains (P., p. 148-160), les cultes étrangers de la Magna Mater, d'Isis, de Sérapis, de Mithra associé, ou non, à Ariman et Sabazios (P., p. 160-175), les communautés juives, dont le commentaire sobre et précis donné par M. Ghislanzoni d'une inscription récemment découverte à Castelporziano l'aide à reconstituer l'organisation (P., p. 175-176), les conditions de croissance du christianisme, dont il avance sans doute les premières traces certaines, en reportant à la fin du règne d'Hadrien la scène — en réalité plus tardive — de l'*Octavius* (P., p. 177-185). Dans un sixième chapitre, intitulé la *Vita*, mais où manquent à la fois le souffle et l'unité, M. P. a exposé des recherches de directions très différentes

et d'intérêt très inégal : sur le chiffre de la population, qu'avec une louable prudence il n'estime pas à plus de cinquante mille habitants (P., p. 186-188); sur certains de ses éléments particulièrement représentatifs d'une bourgeoisie cossue, comme P. Lucilius Gamala et Cn. Sentius Félix (P., p. 188-194); sur ses passe-temps (*ore di raccoglimento e di svago* : P., p. 195-198); sur les soldats qui l'encadrent (P., p. 198-200); sur la poste qui la relie à Rome et au monde (P., p. 200-202); enfin, sur les services annonaires auxquels elle est capable de pourvoir (P., p. 202-206). Bien que la plupart d'entre elles aient eu justement pour objet d'en assurer le fonctionnement, M. Paschetto a traité, dans un chapitre indépendant, des corporations ostiennes; mais l'exposé y tourne, plus que dans les chapitres précédents, à l'énumération, et l'on sent que l'auteur avait hâte, en le rédigeant, d'aborder enfin l'étude même des lieux.

Après un préambule bibliographique (P., p. 228-231), sur les lacunes duquel je reviendrai tout à l'heure, il tâche de préciser les limites et la forme de la cité ancienne. Comme je l'avais déjà fait (*Mélanges de Rome*, 1910, p. 444; *Journal des Savants*, 1911, p. 466), il repousse l'idée courante d'une extension progressive vers l'ouest, et montre la colonie impériale grandissant, pour ainsi dire, sur place, dans le cadre tout préparé de la fondation antérieure, entre un *decumanus* et un *cardo* qu'il indique (P., p. 232-234) où je les avais déjà placés : le *cardo* entre le grand temple et le fleuve, le *decumanus* entre le théâtre et la porte nouvellement déblayée par M. Vaglieri (cf. *Mélanges de Rome*, 1911, p. 213; en sens contraire, Vaglieri, *Notizie*, 1909, p. 231). Il entre, ensuite, dans une étude poussée du détail topographique, décrit, photographie, dessine, restaure les rues et les places (P., p. 235-243), les portes et les murs (P., p. 243-247), l'aqueduc et les égouts (P., p. 247-259), les édifices officiels : thermes, théâtre, caserne des vigiles (P., p. 265-307), les édifices d'un caractère pratique qui se sont multipliés dans cette cité laborieuse : les docks, les magasins à *dolia*, le forum des corporations (P., p. 308-355) que M. P. assimile à une bourse du travail — qui serait, en même temps, je suppose, une bourse de commerce et un sanctuaire de confréries —, les édifices religieux, depuis le grand temple sur l'identification duquel M. P. ne veut pas se prononcer jusqu'aux *mithrea* et aux laraires de carrefour (P., p. 357-404). Il continue par les maisons privées (P., p. 405-437); il a raison d'en faire ressortir la disposition généralement toute moderne : sans atrium, avec plusieurs étages superposés et de larges fenêtres ouvertes sur la rue (cf. *Mélanges de Rome*, 1910, p. 409-410), mais il a tort de ranger parmi elles, sans autre forme de procès, l'édifice énigmatique et somptueux dont la tradition locale, autorisée, du reste, par l'exemple de de Rossi, fait un *palazzo imperiale*, — qu'aucun indice, en tout cas, ne permet d'attribuer à la famille Gamala, — et sous lequel fut bel et bien découverte autrefois une conduite d'eau au nom de Matidie (*Mélanges de Rome*, 1911, p. 219, n. 3; la note de *l'Archivio di Stato*, émanée de P. E. Visconti, que j'ai citée là, et qui mentionne cette *fistula*, est datée du 3 mars 1863). L'auteur

finit par les nécropoles dont il détermine l'emplacement au long des différentes routes qui sortaient d'Ostie (P., p. 438-483). Le quinzième chapitre forme un appendice au livre entier et nous donne, avec un exposé, très instructif, de la suite des fouilles, depuis la fin du xviii^e siècle jusqu'à la campagne en cours du professeur Vaglieri, l'unique essai d'inventaire que nous possédions encore des innombrables trouvailles auxquelles elles ont donné lieu (P., p. 484-565). Trois *indices* terminent le volume : un index général, un index des sources et un index bibliographique par noms d'auteurs ou de collections modernes (P., p. 566-593). On peut reprocher à ce dernier index de ne pas valoir une bibliographie critique, facile à rédiger avec tous les sujets nettement circonscrits, indispensable avec un sujet aussi diversement encombré ; on peut aussi critiquer l'auteur de s'être épargné double peine, d'abord en ne remontant pas au-delà des dernières années du xviii^e siècle dans un historique arbitrairement amputé de noms d'antiquaires aussi illustres que Jean du Bellay ou le cardinal de Bouillon ; ensuite, et surtout, en s'abstenant de localiser dans les musées ou galeries d'Europe, où ils sont actuellement dispersés, les objets d'art dont les relations contemporaines des différentes fouilles lui ont permis d'établir la liste. Néanmoins, et telles qu'elles sont, ces cent dernières pages font honneur à la patience et au soin de M. Paschetto et, même sans les compléments qu'elles appellent, et qu'elles finiront sans doute par recevoir un jour, elles ne laissent pas que d'être pour tous d'une grande utilité.

..

Une aussi brève analyse trahit forcément le gros livre dont elle prétend rendre compte ; si elle suffit à montrer qu'il fut écrit « con amore ed intelligenza » — ce sont les propres termes de M. Vaglieri —, elle en laisse néanmoins dans l'ombre les deux mérites principaux : elle ne dit point que M. P. a su vaincre, ou tourner, les deux grandes difficultés que tous les travailleurs choisissant Ostie pour sujet de leurs recherches ont rencontrées sur leur route et dont ils sont les seuls, peut-être, à mesurer l'étendue ; — que, d'une part, sur les campagnes d'explorations antérieures à 1880, M. P. a très largement comblé les lacunes d'une documentation de fortune, que, de l'autre, il a suppléé avec beaucoup d'à-propos à la pénurie des plans de détail et à l'isolement intangible du seul plan d'ensemble qui ait jamais été dressé des fouilles d'Ostie.

Voilà plus d'un siècle que la pioche des archéologues retourne obstinément le sol ostien, mais il n'y a que quelques dizaines d'années que les résultats de leurs excavations sont publiés avec suite et méthode. Au début, les découvertes leur importaient seules, et non le lieu des découvertes, qu'ils recouvraient quelquefois eux-mêmes, et qu'ils ne prenaient presque jamais la peine de noter. Évidemment, ils ne songeaient qu'à s'enrichir, eux ou leurs galeries. Faghan a poussé si loin l'avidité que le Camerlingue parla de le poursuivre pour investi-

gations clandestines et détournements illicites (*Archivio di Stato, archivio camerale, antichità e belle arti*, f° 86). Pour se faire valoir dans l'opinion de Pie VII, Petri ni n'a trouvé rien de mieux, en 1805, que de faire évaluer en « scudi » et « bajocchi », et à dire d'experts triés sur le volet, jusqu'au moindre des débris de marbre exhumés par ses soins (voir l'en-tête de son *ms.* : « coll' apprezzamento de' rispettivi periti : ... Sig.^o Dottore Alessandro Visconti per le sculture erudite, lapidi scritte, medaglie, metalli, gemme incise; Sig.^o G. B. Monti scultore... per le sculture; Sig.^o Carlo Sarto per il cameo... »). Les frères Carboni qui, en 1824, eurent la chance de tomber, du premier coup, sur le forum (remblayé depuis), n'étaient que des marchands, et c'est par actions qu'ils avaient monté leur entreprise (cf. *Mélanges de Rome*, 1910, p. 402). Comme bien on pense, ni eux, ni Petri ni, ni Faghan n'ont publié de relations de leurs campagnes, et sur les emplacements, où ils les menèrent, nous en sommes réduits à des informations clairessemées, incomplètes, disparates. Les unes sont publiées, mais indirectes : notes de touristes ou articles de savants en excursion. Les autres sont immédiates, mais manuscrites : correspondances privées à peu près inabordables, rapports officiels enfouis dans leurs cartons. Assurément, les fouilles que le gouvernement de Pie IX fit exécuter à Ostie marquèrent sur toutes les tentatives antérieures un réel progrès scientifique ; néanmoins, les Visconti, qui les dirigeaient, n'ont signalé dans les Revues de l'époque qu'une partie de leurs découvertes ; et leurs successeurs les ont si mal préservées contre les éboulements ou l'envahissement de la végétation qu'avant les travaux de M. Vaglieri elles étaient redevenues, sur de nombreux points, inaccessibles. Or, il est clair que des conditions aussi fâcheuses d'exploration sur le terrain accroissent indéfiniment le champ des enquêtes. Elles condamnent le chercheur à un travail énorme pour des résultats aléatoires et souvent misérables. M. P. ne s'est pas laissé rebuter par l'ingratitude de la tâche. Il s'est livré au dépouillement systématique de toutes les publications italiennes du siècle dernier, depuis les *Monumenti inediti* de Guattani (1805) et les brochures de Fea jusqu'aux rapports annuels des *Notizie degli Scavi*. Il ne s'en est pas tenu aux collections archéologiques, aux *Annali* et au *Bullettino dell' Istituto di corrispondenza archeologica*, au *Giornale Arcadico*, aux *Atti dell' Accademia Pontificia* etc. ; il a parcouru les gazettes politiques dans l'espoir d'y rencontrer au jour le jour, et sur des trouvailles qui, à différentes reprises, ont passionné le public romain, des détails ignorés, et c'est ainsi que du *Giornale di Roma* il a extrait des identifications nouvelles — sur la maison des Plariani, notamment (P., p. 426) — et une inscription inconnue par ailleurs (P., p. 77, n. 3). Les travaux imprimés ne lui ont d'ailleurs pas suffi ; il est remonté aux documents inédits. Il renvoie à un manuscrit de Cortone qui assigne définitivement l'inondation de 1557 comme cause du changement survenu dans le tracé du Tibre (P., p. 11). Il a utilisé un peu partout les légendes explicatives portées en marge du plan que Hoel dressa en 1804 des fouilles poursuivies de 1802 à cette

date et qui est devenu maintenant la propriété de l'*Ufficio degli scavi di Ostia*. Enfin, son dernier chapitre renferme une analyse de l'inventaire de Petrini que conserve la bibliothèque de la commission archéologique communale de Rome, et dont l'obligeance de M. le professeur Gatti me fit, en 1907, obtenir communication. Toutefois, M. P. n'a pas poussé l'abnégation jusqu'au bout. Il n'a pas eu la longue patience de M. Lanciani dans son Histoire des fouilles romaines ou celle de M. Bartolomeo Nogara dans les parfaites éditions qu'il nous a données, en 1909, des peintures et des mosaïques des palais pontificaux : il n'a pas consulté les liasses, pourtant si pleines d'intérêt pour son sujet, des Archives d'État. Il est vrai qu'à quatre reprises différentes M. P. a allégué les notes émanées de P. E. Visconti et respectivement datées des 26 juin 1859 (P., p. 413, n. 3), 5 décembre 1857 (P., p. 415, n. 5), 7 avril 1863 (P., p. 417, n. 1) et 29 décembre 1863 (P., p. 417, n. 3). Mais, bien qu'il ne m'ait pas fait, cette fois, l'honneur de citer le mémoire dont il a, en d'autres pages de son livre, expressément adopté ou contesté les idées, M. P. me permettra de douter que pour se procurer ces quatre références, isolées dans son œuvre, mais réunies à la page 220 de mes *Inscriptions Gamaliennes (Mélanges de Rome, 1911)*, il ait dû se transporter, de sa personne, au palais du Gesù, où émigrèrent, il y a trois ans, les dossiers de l'*Archivio di Stato*. Si grave, d'ailleurs, que soit une pareille lacune, elle n'empêche pas l'ouvrage de constituer pour les travailleurs qu'attirera dorénavant l'histoire d'Ostie un répertoire de renseignements, non seulement unique en son genre, mais en soi-même considérable.

A un autre égard, il leur sera très précieux. Pour la première fois, il leur apporte, commentés les uns après les autres, complétés les uns par les autres, assemblés sur une planche hors texte, les devis fragmentaires dont la collection embrasse la totalité des monuments découverts à Ostie antérieurement à l'actuelle campagne de fouilles. — Tout en rappelant, par les procédés dont M. P. nous avoue s'être servi pour l'établir, le schéma que j'avais donné au *Journal des Savants* l'année précédente (1911, p. 452), son plan d'ensemble, dressé sur la feuille d'état-major au 25.000^e grossie dix fois, marque sur mon esquisse, non seulement par les dimensions de l'échelle, mais par le fini des détails, un incontestable et sérieux progrès. Je n'y ai noté qu'une petite inexactitude : la soi-disant *arca Mercurii* — encore nommée et vaguement située sur la carte de la Campagne Romaine de Sickler (1816), carte que M. P. ne paraît pas avoir maniée — ne se trouve certainement pas parmi les ruines indiquées en L 1, mais au sud-est et à 200 mètres de là environ. Au surplus, M. P. est tout à fait excusable d'avoir commis cette erreur aussi vénielle que malaisée à éviter. Il lui était, en effet, extrêmement difficile de retrouver, à travers les ronces et sous les décombres, cette coupole qui, tapissée de mosaïques, et selon toute vraisemblance, beaucoup plus ancienne que la coupole, pareillement décorée, du mausolée de Dioclétien à Spalato, acquiert, de ce chef, une grande importance pour l'histoire des formes architecturales (cf. Hébrard et Zeiller, *Spalato*, p. 163

et suiv.). Si moi-même, en 1907, j'ai pu la repérer, et admirer, non sans peine et très brièvement, les petits poissons d'une teinte grise argentée fort harmonieuse qui m'ont paru en former, sur fond bleu, le principal motif d'ornementation, c'est que le hasard, servant sa curiosité, avait amené feu l'excellent *custode* Giulio Frattini jusqu'à une brèche percée à la naissance de la voûte dans la maçonnerie de l'édifice plus qu'aux trois quarts rempli de terre (un *nymphaeum*?), et que, prudemment, un beau matin, nous nous y sommes engagés sur les mains, l'un après l'autre.

Quant aux 25 plans de détail de l'ouvrage de M. P., ils se répartissent en deux catégories : les plans anonymes et les plans signés. Les premiers sont de beaucoup les plus nombreux. Au-dessous d'eux, figurent, à côté de la légende qui les explique et entre parenthèses, la mention et l'année des fouilles auxquelles ils se rapportent. Par exemple, sous la fig. 108, on lit : *pianta del tempio della mater deum* (Scavi 1867-1869) ; sous la fig. 133 : *la casa in via della fontana* (Scavi 1907-1908). Je pense que M. P. a voulu marquer ainsi qu'il empruntait ces plans à des publications antérieures, celui de la fig. 108 à la planche des *Monumenti inediti* qu'il s'est contenté de réduire, celui de la fig. 133 au relevé des *Notizie degli Scavi* qui lui est exactement superposable (*Notizie*, 1907, p. 214). Au contraire, M. Paschetto a nettement revendiqué la paternité des plans dans l'angle desquels on peut lire *L. Ptto* ou *L. Ptto ril(evó) e dis(egnó)*. Mais sur le nombre, il n'y en a que deux d'inédits et ce sont peut-être les plus insignifiants de tous (fig. 85 : *strade e botteghe sulla riva del Tevere* ; fig. 90 : *pianta dell' edificio delle macigne*). Les autres avaient déjà été publiés : le *navale* — avec une inexactitude de détail due à l'impossibilité où les eaux stagnantes nous avaient mis, M. Jean Hébrard et moi, de nous avancer sous ses voûtes — dans les *Mélanges de Rome* de 1911, où il figure en liaison avec la *casa signorile* (dite aussi *palazzo imperiale*), que les auteurs de l'ouvrage, à peu près introuvable aujourd'hui, *Le scienze e le arti sotto il Pontificato di Pio IX*, avaient autrefois relevée séparément ; — les *cosi detti magazzini dell' olio*, dans les *Mélanges de Rome* de 1909 ; — et, dans les *Mélanges de Rome* de 1910, près de quarante ans après sa découverte, ce vaste quartier des docks qui, du Grand Temple au Tibre, et, malgré toutes les trouvailles qu'ont amenées récemment à la lumière les excavations méthodiques et fécondes de M. Vaglieri, constitue, encore aujourd'hui, l'ensemble monumental le plus intéressant et le plus majestueux qu'on puisse voir à Ostie. Plutôt que de refaire ce plan, déjà vieux de deux ans, n'eût-il pas été plus expédient et plus simple de le reproduire, puisque de l'aveu même de M. P., il est « vraiment bon » (P., p. 310, n. 3) ? M. P. estimera peut-être que j'abuse du droit des auteurs à réclamer leur dû. Mais lui-même, ici, n'a-t-il pas exagéré leur fâcheuse tendance à méconnaître leurs devanciers ? P. 67, fig. 9, il reproduit, d'après une monographie italienne sur les ports antiques de la péninsule, les bassins de Claude et de Trajan au *Portus Ostiensis*, sans paraître soupçonner un seul

instant que ce plan si net et si élégant vient, en droite ligne, de Charles Texier, à qui l'on fait ordinairement beaucoup plus d'emprunts que d'allusions (Cf. *Revue de l'architecture et des travaux publics*, 1857, pl. XXXI-XXXII). On chercherait en vain, dans tout son ouvrage, une référence aux « états actuels » des pensionnaires de la villa Médicis qui travaillèrent à Ostie, à celui que Gilbert a donné du Grand Temple, en 1826, à celui que M. Pierre André a établi, en 1891, de toute la région comprise entre la caserne des vigiles — à l'est du théâtre — et la rue bordée de murs de tuf — à l'ouest de la maison dite d'Apuleius, — et qui, conservés tous deux à la Bibliothèque de l'École des Beaux Arts, ont été mis à la portée du public dans le Recueil, composé par MM. d'Espouy et Seure, des restaurations des architectes de l'Académie de France à Rome. Même à l'égard de ses compatriotes, j'ai trouvé M. P. injuste ; notamment, il a montré à M. Giammitti une sévérité tout à fait excessive et qui, de sa part, m'a-t-il semblé, se double, d'ingratitude. On me pardonnera d'insister sur le travail et la déconvenue de cet ingénieur. Chargé en 1896 de relever les fouilles d'Ostie, M. Giammitti aborda en toute conscience cette longue mission que compliquaient, dès cette époque, la dispersion des maçonneries exhumées sur une surface de plus de 120 hectares, et la disparition de quelques-unes d'entre elles sous les buissons et les remblais. Joignant l'étude des croquis antérieurs à celle du terrain, il mit environ trois mois à la remplir. Très fier de son œuvre, M. Giammitti escomptait sans doute pour elle le bénéfice de la plus large publicité ; mais son attente devait être cruellement déçue. Le plan Giammitti, dont on n'aurait même pas connu l'existence sans une note de l'érudite Tomassetti dans sa *Via Ostiense*, n'a plus servi à personne, pas même à l'*Ufficio degli scavi di Ostia*, qu'il a accompagné dans ses déplacements du Casino Farnese au Casone del Sale, et qui persiste à le tenir à l'abri des curiosités importunes. La mienne a été du nombre ; mais elle fut éludée. J'ai bien aperçu le plan Giammitti deux fois, grâce aux courtoises et partielles indiscretions de M. Gatti et de M. Vaglieri, mais cinq minutes en tout, juste le temps d'en admirer, à distance, les proportions imposantes (1/500*) et l'excellente exécution. Je n'ai naturellement pu ni le photographier, ni le calquer, ni prendre sur lui la moindre note. Dès 1905, j'avais, pour la forme, sollicité du ministère de la P. I. une autorisation en règle qui me fut, naturellement, refusée. Bien loin de protester contre une réponse que je jugeais tout à fait légitime (car il eût été singulier et inique de me faire recueillir, à moi, étudiant étranger, le fruit d'un labeur dont ni l'auteur ni le gouvernement italien, qui le subventionna, n'avaient encore tiré parti), je me contentai d'insister pour que la direction des Antiquités fit les frais d'une publication officielle dont elle aurait eu, seule, tout l'honneur, mais qui eût profité à la science, sans distinction de personnes. Des assurances formelles me furent données à cet égard ; mais comme elles tardaient à se réaliser et qu'il me semblait impossible de négliger plus longtemps d'aussi importants vestiges, je pris le parti de mesurer et de livrer ainsi au public toutes les ruines de quelque intérêt dont le plan n'avait encore été dressé que par le seul M. Giammitti, et de

recommencer un travail qu'il avait déjà conduit à la perfection, mais à une perfection que le mystère, fait et maintenu autour d'elle, assimilait un peu à celle de la jument de Roland. Je plaindrais M. P. si, prisonnier des consignes dont j'ai souffert, il avait été condamné, comme moi, à une pénible besogne d'arpentage que mes propres publications ont rendue deux fois inutile. J'aime mieux espérer pour lui qu'il a pu l'abrégé en se référant à loisir au plan de M. Giammitti, mis par grâce tacite à sa disposition. Aussi bien, s'il en était autrement, je ne comprendrais pas pourquoi, parmi les plans que M. P. n'a pas signés, certains diffèrent par des détails déjà notables des archétypes auxquels ils sont implicitement rapportés (cf., par ex., la fig. 116 ap. P., et la *tav. d'agg. k. 1* des *Annali dell' Istituto* de 1864), et tel autre contraste par ses procédés d'exécution avec le seul modèle, ignoré de l'auteur, du reste, dont son extension permit de le rapprocher (comparez la fig. 88 ap. P. avec le plan des *Notizie*, 1886, p. 162, réduit d'un tiers à l'ouest, et avec l'état actuel de M. Pierre André, qui représente bien une superficie égale à celle de la fig. 88 ap. P., mais sous un tout autre aspect); et je comprendrais encore moins comment il se fait que M. P. ait pu publier, sans l'échelle métrique dont la plupart des autres sont pourvus, chacun des plans qu'il a signés. En toute équité, M. P. ne devait pas adresser au plan Giammitti les griefs qu'il a articulés contre lui (P., p. 230-231); car ce n'est pas la faute de son auteur si, dressé dans l'état des fouilles en 1896, ce plan ne porte ni l'indication des *tumuli* encore à sonder, ni la trace des édifices déblayés à partir de 1907; et ce ne sont pas deux inconvénients, mais deux avantages, et qui l'adaptent, par avance, à toutes les éditions de détail qu'on en voudra publier, que l'ampleur de son format et son manque de légendes verbales appelées à changer aussi souvent que les identifications des archéologues. Mais si, comme les indices signalés plus haut le laisseraient supposer, M. P. a commencé par s'en servir, les reproches de M. P. à son égard sont doublement injustes. Au surplus, que M. P. ait eu ou non cette chance privilégiée, c'est, aujourd'hui, tout comme. Par le nombre et la fidélité des relevés dont il a pu remplir son livre, et si gênés que nous soyons pour déterminer la part personnelle qui lui revient dans leur établissement, M. P. vient de mettre entre les mains des chercheurs l'instrument de travail indispensable dont la réclusion du plan Giammitti les avait privés jusqu'à ce jour; je commettrais à mon tour une injustice, si je ne lui exprimais toute ma reconnaissance pour ce service rendu aux études ostiennes.

* *

Est-ce à dire pour cela que l'ouvrage de M. P. soit le livre « fondamental » dont M. Vaglieri a parlé dans sa préface, qu'il atteigne à toute la perfection relative que le sujet comportait? Je ne le crois pas, pour ma part, et M. P., qui m'a plus d'une fois honoré de citations approbatives, ne m'en voudra pas

si, avec une sincérité qui garantit celle de mes éloges, j'insiste maintenant sur les raisons de mes réserves.

D'abord, si d'autres sont venus à Ostie de Rome dont ils essayaient de mieux comprendre la civilisation, il est trop évident que M. Paschetto est parti d'Ostie à la découverte de l'antiquité classique. Dès les environs immédiats, son information tourne court et sa bibliographie reste fâcheusement attardée. Si, par exemple, il cite le vers *Aen.*, VIII, 65, il ignore le bel article que M. Louis Havet lui a consacré (*Rev. de Phil.*, 1911, p. 5-14). S'il se réfère à l'*Octavius* de Minucius Felix, c'est sans connaître l'édition de M. Waltzing, et en attribuant à cette apologie une antiquité que lui refuse la critique la mieux armée (Monceaux, *Hist. Litt. de l'Afr. chrét.*, I, p. 446 et suiv.). S'il traite des *frumentarii*, c'est sans avoir lu l'excellent mémoire de M. Paribeni (*Mitteilungen des d. arch. Inst., röm. Abt.*, 1905, p. 310-320). De même, s'il fait remonter à l'empereur Claude l'installation à Ostie d'une cohorte de vigiles, c'est qu'il a mal lu le texte de Suétone qu'il invoque et où le nom de vigiles n'est pas prononcé (Suet., *Claud.*, 25), et surtout qu'il n'a point lu la note de l'*Hermes* (XVI, p. 645), où Mommsen a démontré qu'au 1^{er} siècle, il s'agissait bel et bien d'une des cohortes urbaines, la XIV^e probablement. S'il a décrit et photographié la Torre Bovacciana, il s'est bien gardé de remonter aux sources médiévales qui en reculent l'histoire jusqu'à l'époque lointaine où les Bobaçani, dont elle conserve le nom huit siècles après leur disparition (*Arch. Rom. di storia patria*, 1902, p. 41 et suiv.), s'y fortifièrent pour détrousser les voyageurs : elles m'avaient pourtant permis d'établir que le bac que les touristes viennent prendre à ses pieds y a succédé, par l'intermédiaire des passeurs du moyen âge, à un péage antique (*Mélanges de Rome*, 1910, p. 398, n. 2). Sur les ruines mêmes d'Ostie, M. P. s'en est trop exclusivement tenu aux travaux de ses compatriotes. Il lui arrive d'estropier le titre des ouvrages étrangers qui lui sont le plus familiers, et, après avoir imprimé Paoly-Wissowa (P., p. 592), de citer de moi « Le mosaïque de la caserne des vigiles » (P., p. 286, n. 1) et de M. Fisch « Eine Wanderung zu den Trümmern (*sic*) von Ostia » (P., p. 147, n. 3). Le plus souvent, il a laissé de côté d'excellentes études dont le seul tort est de n'avoir pas été écrites en italien, et qui, pourtant, lui eussent épargné plus d'une confusion et d'une erreur. Il ne serait pas demeuré indécis sur le sort présent de l'Athéna Hope, l'un des rares chefs-d'œuvre que nous ait révélés le sol ostien (P., p. 493), s'il avait consulté la publication qu'en a donnée, grâce à l'obligeance de la duchesse de Marlborough, M. Joubin dans les *Monuments Piot* (VIII, pl. II). Il n'aurait pas, non plus, hésité (P., p. 303) sur l'emplacement des *thermae maritimae*, édifice construit par Hadrien, achevé par Antonin (C. I. L., XIV, 98), dont il est probablement question dans l'*Octavius* (3, 1), et auquel nous sommes maintenant (cf. *infra*) autorisés à attribuer toute une série de restaurations effectuées au cours du IV^e siècle (C. I. L., XIV, 134, 155, 137), s'il avait confronté l'aspect du site, désigné encore aujourd'hui par les habitants du cru sous le nom

de *porta marina*, et la notice si nette consacrée par Hoel aux vestiges numérotés 18 sur le plan de 1804 : « ruderi restati sopra terra per l'altezza di circa palmi 40, denominati porta Marina, scoperti nel loro piantato e ricoperti da Monsieur Hamilton » — avec la correspondance de Hamilton, publiée en 1908 par M. Smith, et notamment, avec ce fragment péremptoire d'une de ses lettres à Lord Townley : « We opened ground on a spot now called Porta Marina. From the figure of the ruins, they proved to be the remains of public *thermae maritimae*, and from the inscriptions which were found of unusual size, it seems those baths had been restored by different emperors down to Constantine, etc. » (*Journal of Hellenic Studies*, 1908, p. 315; cf. *Mélanges de Rome*, 1910, p. 443). De même, M. Paschetto n'aurait pu combattre aussi résolument l'opinion de M. Van Buren — dont j'ai d'ailleurs vainement cherché le nom dans les chapitres où il était indispensable qu'il figurât : sur le grand temple, sur les quatre *tempietti*, sur l'enceinte fortifiée — et contester avec autant de force l'existence à Ostie d'un Capitole, s'il avait eu sous les yeux la lettre de Piranesi le jeune au roi de Suède, que M. Geffroy publia dans la *Revue archéologique*, 1896, II, p. 42, et qui ne laisse aucun doute sur le lieu d'origine de l'inscription *C. I. L.*, XIV, 255 et, par voie de conséquence, sur celui de la dédicace d'A. *Ostiensis Asclepiades aeditus Capitoli* (*C. I. L.*, XIV, 32). Mais M. P. a éprouvé une telle aversion de la bibliographie étrangère que, s'imposant la peine, au reste, bien inutile, de rééditer des séries entières d'inscriptions qui figurent déjà dans l'*Ephemeris Epigraphica*, il s'est encore reporté au texte plus ancien et, par suite, moins solidement établi des *Notizie degli scavi* (cf. P., p. 295-300); et que, publiant après le *Corpus*, des textes qui y sont entrés il y a trente ans, il les donne sous une forme où n'apparaissent ni toutes les restitutions qu'en ont proposées dès l'abord leurs éditeurs, ni toutes les améliorations qu'ils leur ont ultérieurement apportées : à quoi bon consacrer toute une page (P., p. 127) à la reproduction du *C. I. L.*, XIV, 244 et 245, si c'est pour omettre l'e de *EXCESSVM* à la l. 2 du n° 244, et, à la l. 9 du n° 245, les compléments si ingénieusement fournis par M. Dessau (*Eph. Ep.*, VII, p. 355) au nom du consul Ti(berius) I[ulius Celsus Polus Metinus]? A quoi bon, surtout, reprendre les lectures du *Corpus* pour les transcrire fautivement et y insérer de véritables barbarismes? On lit, en effet, P., p. 326 : « *monitu sanctissimae Caereris* (sic; cf. *C. I. L.*, XIV, 2, l. 4), et P., p. 160 : « *altri gena* (sic) venerati, di cui ci è tramandato il ricordo, sono i seguenti : *genium sevirum augustalium* (cf. *C. I. L.*, XIV, 12 : G[enio] sevirum [Augustalium]), *genium kastrorum peregrinorum* (cf. *C. I. L.*, XIV, 7 : *Genio kastro[r]um peregrinor.*), *genium corp. pell. ost.* (cf. *C. I. L.*, XIV, 10 : *Genio corporis pell. ost.*),... *genium [loci]?* *sacomar* (cf. *C. I. L.*, XIV, 51 : *genio sacomar*), *genium loci* (cf. *C. I. L.*, XIV, 11 : *genio loci*) »....

Mais, si déplaisantes que soient certaines taches, elles ne gâtent que quelques

pages dans un ouvrage qui en contient près de 600. C'est, malheureusement, le livre entier qui souffre de la conception qui, de la première page à la dernière, a guidé l'auteur. M. Vaglieri a mis une préface au livre de M. P. ; mais c'était bien le moins, puisque l'intention évidente de M. P. a été de le rédiger comme une introduction à la campagne d'excavations que M. Vaglieri poursuit depuis 1907 sur la rive gauche du Tibre. Or, à mon humble avis, l'auteur d'un livre d'histoire ne pouvait se placer à un point de vue qui fût plus étroit, et d'où la réalité se présentât plus amoindrie et déformée. Car enfin, l'histoire d'Ostie tient autant dans les ruines du *Portus* que dans celles d'Ostie même, et elle s'enrichit autant par les fouilles qui sont en cours d'exécution qu'elle s'est enrichie autrefois des fouilles qui les ont précédées.

J'ai montré ailleurs (*C. R. Ac. Inscr.*, 11 juillet 1911) l'importance, la méthode, les résultats de la campagne actuelle. Une loi votée à Montecitorio le 4 juin 1912 va encore en accroître l'intérêt par le crédit de 700.000 *lire* qu'elle promet à son développement futur. C'est déjà, à mon sens, bien mal choisir son heure que de prétendre « fermer » sur Ostie le « cercle » d'informations dont parlé M. Vaglieri dans sa préface, au moment précis où l'activité de cet archéologue, secondée par les pouvoirs publics, le rouvre largement, pour quelques années encore, aux curiosités de la science. Mais tenons chacune de nos synthèses pour affectée d'un caractère nécessairement provisoire, et admettons que M. P. ait eu raison de ne pas vouloir subordonner la réalisation de la sienne à l'achèvement problématique de recherches indéfinies; encore devait-il à ses lecteurs, et se devait-il à lui-même, de produire un tableau d'Ostie qui fût conforme à toute la réalité qu'il avait alors sous les yeux. Il n'avait pas le droit, l'année dernière, de nous priver des gains obtenus par la science depuis 1907. Il lui était interdit, au printemps de 1912, d'écrire encore, sur la foi de la dédicace de la statue de Fabius Hermogénès, exhumée en 1824 et correctement interprétée depuis par M. Dessau (*C. I. L.*, XIV, 353), que la curie d'Ostie se composait de « cento o poco più » *decuriones* (P., p. 134), quand, depuis le mois de janvier 1910, et grâce à la découverte de la pierre tombale du même personnage, leur nombre est fixé à 110, exactement (Vaglieri, *Notizie*, 1910, p. 13) ; et je trouve également inadmissible, qu'il ait affirmé qu'à Ostie « sino ad ora non si è rinvenuto alcuna traccia delle costruzioni di Gregorio IV » (P., p. 100), deux ans après que M. Vaglieri avait déblayé derrière le théâtre des constructions incontestablement médiévales (Vaglieri, *Notizie*, 1910, p. 136), que M. Barnabei a rapprochées sur-le-champ du texte du *Liber Pontificalis* mentionnant la fondation de Gregoriopolis (*Rendiconti dell' Acc. dei Lincei*, 1909, p. 154-155 et 235-236), et que je me suis efforcé, par la suite, et à deux reprises, d'identifier définitivement avec les restes de cette ville éphémère (*Mélanges de Rome*, 1910, p. 431 ; *Journal des Savants*, 1911, p. 463-464). Si M. P. eût livré un ouvrage qui, malgré les longs efforts qu'il lui avait coûtés, était destiné quand même, par la faute des circonstances extérieures, à vieillir vite, on n'aurait pu

que s'incliner devant son courage. En publiant un livre qui se trouvait arriéré avant même d'avoir paru, il a fait preuve, vraiment, d'une abnégation trop indolente.

Je sais bien que M. P. — et de l'aveu même de M. Vaglieri — n'a suivi son système que « in genere », et que la force de la vérité l'a emporté plus d'une fois sur son propos initial. Dès la couverture, se dresse la Victoire que M. Vaglieri a publiée dans les *Notizie* de 1910, p. 224, 230 et 231, et dont M. Salomon Reinach appréciait récemment (dans la *Gazette des Beaux-Arts* de février 1913) la belle allure décorative; et dans maint chapitre, M. P. a allégué des inscriptions et des monuments figurés dont la date de trouvaille excède les limites chronologiques qu'il s'était primitivement assignées. Mais ces infractions à la règle montrent seulement combien elle était arbitraire en principe et malaisée d'application. Demeurant exceptionnelles, elles n'arrivent pas à tenir à jour l'histoire d'Ostie et elles y introduisent des contradictions un peu fortes : contradiction entre la préface de M. Vaglieri, qui oppose au récit traditionnel de la fondation d'Ostie l'antiquité médiocre des ruines les plus anciennes, et le corps du livre, où la cité d'Ancus Marcius est reliée sans solution de continuité à celle dont les vestiges sont parvenus jusqu'à nous; — contradictions entre les différentes parties de l'ouvrage de M. Paschetto, qui, en cours de route, et sans prévenir, se met à brûler ce qu'il adore, et réciproquement. Ainsi, à la p. 193, il nomme, sans partager le moins du monde les hésitations de M. Dessau sur leur identité, les bateliers « *Tarrici(nienses)* » (*sic*); puis, à la p. 331, profitant d'une observation de M. Vaglieri, il imprime, au contraire : « ... *arri(cinenses)* », et déclare, en note, catégoriquement : « non si può dire se la prima lettera della parola... sia un *p*, un *f* o altra : certo non è un *t*, come è stato supposto ». Aux p. 132, 144, 189, il rapporte à un seul homme, « il noto personaggio Ostiense de' tempi Antoniniani, P. Lucilius Gamala », les deux inscriptions *C. I. L.*, XIV, 375 et 376, et indique, dans une note (*P.*, p. 77, n. 1), la possibilité de son dédoublement comme une hypothèse sans caution — le mémoire de M. Homolle n'est nulle part mentionné par M. P. —, comme une hypothèse dont il y a si peu à tenir compte que, dans le texte correspondant, M. P. fait descendre jusqu'au règne de Marc-Aurèle, auquel appartient sûrement l'inscription n° 376, le *bellum navale* cité à la fin de l'inscription n° 375. Après quoi, M. P. n'est nullement embarrassé, deux cents pages plus bas, pour écrire avec une désinvolture qui m'a choqué : « Sulle iscrizioni Gamaliane vedi un recentissimo studio del Carcopino (*Mélanges*, 1911, p. 143), il quale sostiene, e secondo noi, con ragione, che le due iscrizioni famose non si riferiscono al medesimo personaggio ma a due distinti P. L. Gamala. Vedi quanto dicemmo a p. 77, n. 1... » (*P.*, p. 366, n. 1). Comme il eût été plus digne de l'auteur, si ses imprimeurs ont trouvé moyen de se laisser gagner de vitesse par ceux des *Notizie* et des *Mélanges*, qu'il mît en appendice les confirmations, les compléments, les corrections que les découvertes ou les publications postérieures au cliché de ses premiers

chapters apportaient aux idées qu'il y avait émises! Là où elles auraient subsisté en leur justesse inattaquable, on n'eût été nullement fondé à en suspecter l'originalité. Là où elles auraient dû se modifier ou disparaître, elles eussent encore servi la réputation de l'auteur et attesté, en s'effaçant, la probité de sa manière. A la voie royale M. P. a préféré les petits sentiers détournés: tant pis pour lui! Les subterfuges n'empêchent pas les rapprochements, et s'ils compromettent, par endroits, la bonne tenue d'un livre, ils ne peuvent pas, pour si peu, le mettre au courant.

Toutefois, il est un défaut encore plus sensible en cet ouvrage: l'absence à peu près complète du *Portus*. C'est à peine si, sur près de 600 pages, l'auteur en a consacré 8 au *Portus*! Au reste, les opinions qu'il y exprime viennent soit de la notice mise par M. Dessau en tête du *C. I. L.*, XIV, soit d'un passage de M. Nissen dans son *Italische Landeskunde*, comme les photographies qu'il y donne (fig. 10, 11, 12, 13) sont, toutes les quatre, empruntées à la brochure de Borsari (fig. 13, 10, 11, 9). M. P. n'a essayé de comprendre ni la division du travail qui a permis à la Cité et au Port de vivre et de s'enrichir côte à côte dans l'accomplissement de fonctions différentes et complémentaires, ni la disposition matérielle des lieux qui les aida, malgré les deux bras de fleuve et la petite lieue qui les séparaient, à participer, d'un commun effort, à la même œuvre. Il ne s'est pas, non plus, posé la question de savoir si, à de certains moments de leur existence, les deux communautés, lassées d'être associées, n'ont pas cherché, bien avant la scission brutale opérée par Constantin, à séparer leurs destinées et leurs fortunes, et si, notamment, la scène — passée sous silence par M. Paschetto — que retrace le bas-relief de la salle du Méléagre, au Vatican, et dont M. Carl Robert a fourni une interprétation si neuve et séduisante (*Hermes*, 1911, p. 249-259), n'a pas eu, justement, pour objet de commémorer la collaboration renaissante, au bord de l'*ora maritima* qui les réunit, et pour le plus grand profit de Rome, de la vieille colonie et du port nouveau d'Ostie. En outre, M. P. s'est à peu près désintéressé des conditions géographiques qui nécessitèrent la fondation du *Portus*, lui imposèrent l'orientation et la forme qu'il a reçues des ingénieurs anciens, et ont fini par le détruire à son tour. L'action du Tibre n'a été que très superficiellement étudiée. M. P. ne s'est pas servi de la monographie, touffue mais instructive, du *Tevere* par M. Perone. Il semble n'avoir consulté que de seconde main (par l'entremise de l'ing. Paolo Orlando?) l'étude de Cialdi, puisqu'il omet le phénomène, d'où vient la première partie du titre qu'elle a reçu: *Sul moto ondoso del mare...*, et qui, sur les plages de sable fin et instable de la mer Tyrrhénienne (*spiagge sottili*), aggrave les méfaits de l'alluvionnement par la démolition incessante des dépôts que l'alluvionnement y a constitués. La carte, que M. P. a publiée en troisième planche hors texte, ne saurait faire illusion: ce n'est, en réalité, qu'un agrandissement de la carte publiée en première page et extraite du remarquable manifeste que lança M. Paolo Orlando pour la création, à Castel-

fusano, de Roma-Porto di Mare (*Nuova Antologia* du 1^{er} août 1904, p. 16 du tirage à part); sans avoir, comme son modèle, à servir d'argument offensif contre les partisans de l'emplacement de Palidoro pour ce projet gigantesque, elle en reproduit les seules indications contestables, et, comme lui, prolonge beaucoup trop loin la tranche des alluvions du Tibre : celles-ci ne vont pas jusqu'à Palo, mais tout au plus jusqu'à l'embouchure du fosso Cupino, à mi-chemin entre Palo et la tour de Palidoro, et leur avancée à l'embouchure de l'Arrone, là où s'élevait l'antique *Fregenae*, ne peut pas dépasser 500 m. de largeur, puisque des ruines romaines ont été signalées près de la tour de Maccarese (Tomassetti, *la Campagna Romana*, II, p. 503-504). Enfin, l'histoire du déboulement du Tibre a été à peine esquissée : M. P. a glissé beaucoup trop rapidement sur les raisons qui font considérer le Fiumicino comme un bras forcé du Tibre, et, bien qu'il ait cité ailleurs (P., p. 70) le texte *C. I. L.*, XIV, 85 qui revendique l'honneur de cette dérivation pour l'empereur Claude, il l'a, comme la locution populaire, attribuée faussement à l'initiative de Trajan (P., p. 72).

Pourtant, M. P. a prouvé sa compétence géographique dans l'étude de l'inondation de 1557 et de ses conséquences. Il s'est imposé ailleurs un effort autrement considérable que celui dont il aurait eu besoin pour éviter ces négligences et ces inexactitudes. S'il les a commises, c'est sans remords et parce qu'il croyait, de très bonne foi, pouvoir ou s'abstenir de toucher à ces problèmes, ou n'en proposer, incidemment, qu'une solution très lointainement approximative. Il a été conséquent avec lui-même, et ce n'est pas de la manière dont il a réalisé son intention d'écrire une histoire d'Ostie, colonie romaine, qu'il faut lui faire grief, mais de cette intention même. Sans le *Portus*, il n'y a pas, pour Ostie, d'histoire intelligible. Politiquement, le Port a fait partie de la Cité jusqu'au Bas-Empire; géographiquement, il en fut, devant les menaces de l'enlèvement, le complément, d'abord indispensable, ensuite insuffisant; archéologiquement, les magasins de l'un sont bâtis avec les mêmes matériaux et sur le même plan que les docks de l'autre; topographiquement, on peut suivre, de la Torre Bovacciana au Campanile de S. Ippolito, à travers l'Isola Sacra (où, de place en place, affleurent au ras du sol les larges pavés de basalte qui jalonnent la direction des voies romaines) les péages et la route par où se rencontraient, s'échangeaient, se confondaient leurs activités; socialement, les mêmes corporations professionnelles ont travaillé, dans le Port à recevoir, dans la Cité à entreposer les produits exigés des îles, de Gaule, d'Afrique et d'Espagne, pour la consommation de Rome. Et ce que la réalité avait si étroitement uni, M. P. ne l'a dissocié qu'au détriment de son œuvre : il l'a, en effet, privée d'une de ses sources d'intérêt les plus puissantes, en reléguant à l'arrière-plan la lutte que les Romains, installés aux bouches du Tibre, soutinrent contre une nature hostile d'un effort que la science ne secondait pas, mais qui a néanmoins laissé derrière lui des traces d'une impressionnante grandeur; il a achevé d'en ruiner

l'ordonnance déjà gâtée par le parti auquel il s'était arrêté de traiter à part *Storia e Monumenti*, comme si des pans de murs derrière lesquels il ne se passe rien pouvaient intéresser l'historien, comme si une histoire pouvait être vivante et vraie en dehors du décor où elle se déroula et qui la détermine; enfin, et surtout, il en a, pour ainsi dire, aboli la raison d'être, en méconnaissant le rôle économique d'emporium annonaire que tinrent ensemble Ostie et son Port au siècle des Antonins. Je serai peut-être le seul de ses lecteurs à me plaindre de sa documentation, des lacunes qu'elle présente, comme des habiletés, trop grandes pour mon goût, qui la déparent à mes yeux. La plupart apprécieront à leur valeur les qualités de savoir et de compréhension qu'il a manifestées. Mais tous, indistinctement, sentiront qu'il est passé à côté de son véritable sujet : et c'est la faiblesse de ce livre, recommandable et méritoire à plus d'un titre, d'avoir ainsi sacrifié à l'histoire, dénuée d'importance et d'originalité, d'Ostie colonie romaine, l'histoire d'un intérêt universel, d'Ostie, port de la Rome impériale.

Alger, juin 1913.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS

EN PRÉPARATION

BIBLIOTHÈQUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS

• publiée sous la direction de

MM. R. DUSSAUD et P. ALPHANDÉRY

Collection de volumes in-18. à 3 fr. 50

Un prospectus détaillé sera publié en même temps que le premier volume
qui va être mis sous presse.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

Sciences Religieuses — Tome **XXVII**

GNOSTIQUES ET GNOSTICISME

AUX II^e ET III^e SIÈCLES

PAR **Eugène de FAYE**, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE

Un volume in-8 de 484 pages 12 fr.

CULTES, MYTHES ET RELIGIONS

par Salomon Reinach, de l'Institut

4 volumes in-8 30 fr.

HISTOIRE DES SÉLEUCIDES

par A. BOUCHÉ-LECLERCQ, membre de l'Institut.

(323-64 av. J.-C.).

Tome I. Un volume in-8, de 490 pages. 10 fr.

HISTOIRE DES LAGIDES

Les Institutions de l'Égypte ptolémaïque,

par A. BOUCHÉ-LECLERCQ, membre de l'Institut.

4 volumes in-8 36 fr.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ**, de l'Institut

Un fort volume in-8 de 680 pages, avec 47 figures 20 fr.

LES STATUES FUNÉRAIRES DANS L'ART GREC

par **Max Collignon**, de l'Institut

Un volume in-4, richement illustré. 30 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS.

RÉPERTOIRE DE L'ART QUATERNAIRE

Par SALOMON REINACH, de l'Institut

In-12, nombreuses figures 5 fr.

Du même auteur :

| | |
|---|---|
| Répertoire des peintures, 3 v. à 10 fr. | Répertoire des Reliefs grecs et romains, 3 volumes grand in-8, à 10 fr. |
| Répertoire de la Statuaire, 5 v. à 5 fr. | Recueil de Têtes antiques. In-8 10 fr. |
| Répertoire des vases peints, 2 v. à 5 fr. | |

REVUE ÉPIGRAPHIQUE

Publiée sous la direction de EM. ESPÉRANDIEU et ADOLPHE REINACH.

Nouvelle série — N° 1. In-8. — Prix d'abonnement :

Paris, 16 fr. ; Départements, 17 fr. ; Etranger, 18 fr. — Un numéro, 5 fr.

ÉTUDE SUR LA DÉCORATION DES ÉDIFICES DE LA GAULE ROMAINE

Par ADRIEN BLANCHET

Un volume in-8, figures et 10 planches hors texte, dont 5 en couleur . . . 6 fr.

PIERRE-PAUL PRUD'HON, Peintre français (1758-1823)

Par ALFRED FOREST

Un beau volume in-18, illustré de 37 gravures et planches hors texte . . . 3 fr. 50

LE PALAIS DE LATRAN

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PAR Ph. LAUER

Un fort volume in-4, illustré de 443 figures, de 34 planches et d'un plan 150 fr.

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE

Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine

PAR

R. CAGNAT, de l'Institut, et M. BESNIER

Année 1912 (fasc. 24). In-8. 3 fr. 50.

LA QUESTION D'UXELLODUNUM

PAR J. BROUSSE et L. LEJEUNE.

PRÉFACE PAR Boyer D'AGEN

In-8 2 fr.

Angers, imp. A. Bonais et C^{ie}, 4, rue Garnier.